Document generated on 06/05/2025 12:45 a.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Le cadeau de ma mère

Robert Soulières

Volume 22, Number 2, Fall 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12254ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Soulières, R. (1999). Le cadeau de ma mère. *Lurelu*, *22*(2), 53–53.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le cadeau de ma mère

Robert Soulières

Illustration : Caroline Merola

Je rédige cette chronique avec le pied droit blessé. Ne riez pas, c'est celui avec lequel j'écris. (C'est un gag de Thomas Déri, d'Exportlivre, que j'ai croisé en juin dernier à la sortie de la banque alors qu'il était allé déposer ses millions. Thomas ne s'en souvient sans doute plus, mais la paternité d'un gag, c'est sacré.)

Mais revenons au cadeau de ma mère. Lors de la dernière fête des Mères, j'ai invité la mienne à venir souper chez moi. Je suis un excellent cuisinier, mais je ne réussis qu'un seul plat : la lasagne égratinée (pour la recette, on communique avec moi au soulieres.edit@videotron.ca). J'excelle aussi dans la préparation de *grill cheese* et de croque-monsieur, mais je ne m'en vante pas.

Donc, j'invite ma mère en n'oubliant pas d'acheter des fleurs ainsi qu'un sachet de gratteux de Loto-Québec Spécial fête des Mères. Je sais, ce n'est guère original, mais ma mère aime ça. Ses trois passions dans la vie sont le bingo, les casse-tête et la loterie. D'ailleurs, elle a passé sa vie à gratter les fonds de tiroirs pour essayer de joindre les deux bouts; aujourd'hui, elle gratte encore avec Loto-Québec sans connaître davantage de succès.

Au téléphone, elle me dit :

— Oh! Robert, j'y pense, j'ai une surprise pour toi.

— C'est gentil, mais je te rappelle que c'est ta fête, celle des mères, pas la mienne!

— Oh! (elle aime bien dire «oh!») ce n'est pas grand-chose, mais ça va te faire plaisir.

Le fameux dimanche arrive. Elle vient avec Gérard, son compagnon de vie, de nuit, d'épicerie, de spaghetti et de bingo aussi. Il transporte un sac immense. On dirait un sac à ordures, mais vu qu'il est blanc mes craintes se dissipent.

— C'est ton cadeau! me dit ma mère.

Déjà, je me sens un peu *cheap*[1] avec mes fleurs maigrichonnes achetées au dépanneur et mon sachet de gratteux.

Gérard dépose doucement le monument sur la table de la cuisine. Ils ont l'air vraiment heureux de me faire plaisir.

Je suis coi (ça m'arrive des fois).

Alors, j'ouvre délicatement le colis suspect et je découvre, en contenant ma stupéfaction, une machine à écrire Smith Corona, électrique quand même, avec ruban deux couleurs (noir et rouge), mais sans autocorrecteur. J'ai remarqué tout ça d'un seul coup d'œil.

Je souris à ma mère et à la machine pour ne pas les vexer.

Je suis muet, mais je laisse tout de même échapper un :

— Est belle[2].

Je l'essaie et je fais comme tout le monde dans les magasins : je tape mon prénom, les mots «allô» et «bonjour»... avec un seul doigt. Quelle dextérité!

— A va bien!

— J'espère que tu vas t'en servir, me dit-elle rayonnante.

— Bien sûr. A marche bien et elle a un ruban deux couleurs. Où es-tu allée pêcher ça?

— Oh! c'est toute une histoire. Gérard et moi, on a rencontré une vieille dame à la sortie d'un brocanteur sur la rue Saint-Denis et elle m'a offert cette machine. Elle voulait la vendre 25 $ au brocanteur, mais il a levé le nez dessus. Ne voulant pas la rapporter chez elle, elle me l'a donnée.

— Donnée! Donnée?

— Oui, donnée.

— Effectivement, c'est pas cher.

— Oh! je te l'ai toujours dit, c'est l'intention qui compte. La dame était tellement contente de s'en débarrasser! Regarde, elle est presque neuve.

— C'est vrai...

— Comme tu écris (oui, ma mère qui me croyait pianiste dans un bordel a fini par savoir que j'écrivais des livres pour ceux qui ne lisent pas), ça va être pratique pour toi.

— C'est sûr, c'est sûr, c'est sûr[3]. En attendant, je vais aller porter la machine dans ma chambre... La lasagne va être froide.

En mangeant cette ô combien délicieuse lasagne, je me suis posé des questions. (C'est rare!) Je me suis demandé à quel âge on devient vieux, à quel moment on décroche un peu du monde. Pourtant, ma charmante mère, qui a soixante-treize ans, sait très bien que j'ai un ordinateur à la maison. Un ordinateur qui fait tout : qui coupe, qui colle, qui raboudine un texte et qui l'écrit presque tout seul.

Donc, à quel moment décroche-t-on de la modernité? Ma mère ne va jamais au guichet automatique, elle n'a même pas de carte de débit, elle fait rarement des chèques. Elle ne sait pas à quoi ça sert, Internet, et le bogue de l'an 2000, elle s'en fiche.

Quand arrête-t-on d'écrire pour la jeunesse? À quel moment nos romans n'intéressent-ils plus les jeunes? Quand on cessera de les rencontrer dans les écoles, est-ce que ce sera parce qu'on est trop vieux, qu'on n'est plus intéressé à voir les jeunes, à leur parler? À quel moment mes enfants seront-ils abasourdis devant mes gestes, mes paroles, mes cadeaux (si ce n'est pas déjà fait!)?

En tout cas, je vais tout de même garder cette Smith Corona en souvenir du temps où je deviendrai vieux à mon tour... quoiqu'il y ait des gens qui ne vieillissent jamais, surtout ceux qui meurent avant d'être vieux.

Par contre, il y en a aussi qui ne deviendront jamais vieux. J'en connais et j'espère être de cette race-là...

---

1. C'est la partie anglaise du récit.
2. C'est la partie jouale du récit.
3. Pâle imitation de Mario Tremblay; c'est mon petit côté du Lac.